

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André HUBERT

Rancé

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1980, tome 76, p. 179-198

© Abbaye de Saint-Maurice 2013



ARM.^p JEAN LE BOUTHILLIER
DE RANCÉ, *Abbé de la Trappe;*

Né à Paris le 9 janvier 1626. Mort à la Trappe, le 26. 8. 1700.

Tableau généalogique

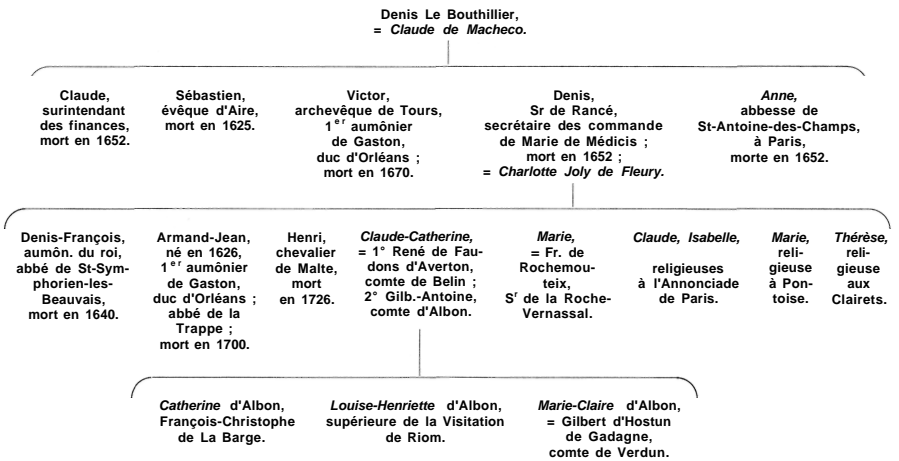


Tableau établi par B. Gonod, en 1846.

Rancé

« Son Père se nommait Denis Le Bouthillier, seigneur de Rancé, maître des requêtes, président en la chambre des comptes et secrétaire de la reine Marie de Médicis. Il épousa Charlotte Joly, de laquelle il eut huit enfants : cinq filles, qui se firent religieuses presque toutes, et trois garçons. Le premier, Denis-François Le Bouthillier fut chanoine de Notre-Dame de Paris ; le second fut notre digne abbé ; le troisième est le chevalier de Rancé, qui servit Sa Majesté en qualité de capitaine du port de Marseille et de chef d'escadre. »

Chateaubriand, *Vie de Rancé*

Rancé, mondain repentí

« Moi, me faire frocard ! » Cette repartie, vive et spontanée, Rancé l'a bien faite à l'évêque de Comminges, en septembre 1666 : ses biographes sont unanimes ¹. Et elle traduisait une répulsion foncière pour l'état monastique, si ce n'est le mépris, partagé par ce monde dans lequel il était né, auquel il adhérait de toute son âme.

L'enfant, Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, né le 9 janvier 1626, avait été tenu sur les fonts par Armand-Jean de Richelieu, son parrain. Marie de Médicis adorait ce garçon qu'elle faisait sauter sur ses

¹ Pierre de Maupeou, *Vie de M. l'abbé de la Trappe*, Paris, Laurent d'Houry, 1703, t. I, p. 107. Abbé de Marsollier, *Vie de M. l'abbé de la Trappe*, Paris, Jean de Nully, 1703, t. I, p. 124. Dom Pierre Le Nain, *Vie de M. de Rancé*, Rouen, 1715, t. I, p. 36.

genoux, et le considérait comme son propre fils. « Pourquoi ne m'avez-vous pas amené mon fils ? Je ne prétends pas être si longtemps sans le voir ; ainsi ce sera m'obliger que de me l'amener, sinon tous les jours, du moins le plus souvent que vous le pourrez. »² (Marie de Médicis à M. de Rancé, père.)

Son intelligence était vive, son cœur affamé (n'avait-il pas perdu sa mère en 1638 ?), sa physionomie heureuse. En 1639, une érudition prodigieuse l'autorise à faire hommage d'une pièce grecque à son illustre parrain :

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ ΤΗΙΟΓ ΤΑ ΜΕΛΗ
*μετά σχολίου Αρμάδου Ιωάννου Βονιλλιηρίου ἀρχιμανδρίτου.*³

Il n'oubliera pas de sitôt ces harmonies. La lettre 62 de la collection Nicaise révèle la facilité avec laquelle « les espèces fabuleuses » se réveillaient dans son esprit⁴. Prodigieux enfant⁵ !

La lecture du *Traité du ciel* d'Aristote, fit naître une autre passion : celle de l'astrologie et de l'alchimie. Mais c'étaient là des erreurs en vogue sous Marie de Médicis et Anne d'Autriche. Rancé, le père, ne dramatisa rien. Il intima à l'adolescent l'ordre d'avoir à quitter ses alambics, d'achever sa philosophie et de « se mettre en état de soutenir ses thèses

² Manuscrit de Septfons, cahier I, p. 3.

³ Régnier-Desmarais a exprimé son opinion, dans la préface de sa traduction d'Anacréon, en vers italiens : « Certainement, dit-il, ces scholies sont une preuve que leur auteur s'était déjà élevé par la force de son génie, au-dessus de la portée de son âge, comme dans la suite il s'est élevé par la sainteté et l'austérité de sa vie, au-dessus de la condition humaine. » Le savant anglais Maittaire, dans la dédicace de sa nouvelle édition d'Anacréon, [...] en a rendu un témoignage très élogieux : « Quand il s'agit d'Anacréon, dit-il, il ne faut point oublier ses interprètes Henri Etienne et Elie André, et surtout le scholiaste Bouthilier, dont l'érudition étonnante et presque incroyable a brillé dès l'âge le plus tendre, car c'est à douze ans qu'il offrit au cardinal de Richelieu son commentaire grec, qui révèle un grand travail et une lecture très variée. » (Cité par l'abbé Dubois, *Histoire de l'Abbé de Rancé*, Paris, Bray, 1866, t. I, p. 25.)

⁴ Collection Nicaise, lettre 62.

⁵ Cette pièce lui a valu une place dans le livre des *Enfants célèbres* de Baillet, et dans la Bibliothèque des Erudits précoces de Klefeker (*Biblioth. Erudit. proeoc*, Hamburgi, Liebezeit, 1717, p. 307).

au plus tôt ». Le lundi avant les Cendres de 1652, dans la chapelle de l'archevêché, le chancelier décerna selon le rang les licences de l'année 1652 :

- 1^{er} rang (primus locus) : Maître Jean-Armand Le Bouthillier,
chanoine de Paris.
- 2^e rang : Maître Gaston Chamillard,
prieur de Sorbonne.
- 3^e rang : Jacques-Bénigne Bossuet.
- 4^e rang : Nicolas de la Haye,
prieur de Sorbonne.
- 5^e rang : Jacques de Mailly⁶.

Le bonnet de Docteur lui fut conféré en 1654. Il avait perdu son père en 1653. Désormais, plus de frein. Il se livra au monde. Il assouvit ses fringales. Tantôt à Paris, tantôt à Veretz. Veretz, châtellenie tourangelles dans le style de la Renaissance, pourvoyait à toutes les délices : celles de la table, de la conversation et des jeux, celles de la chasse. Les fêtes y étaient brillantes, les femmes radieuses, et parmi elles, une des plus belles personnes qu'on pût voir⁷, Marie de Bretagne, duchesse de Montbazou. Dans un raccourci célèbre, Le Nain a tout dit :

« Dès que la jeune duchesse de Montbazou parut à la cour, elle effaça par sa beauté toutes celles qui s'en piquoient. Tant que son mari vécut, sa sagesse et sa vertu ne furent jamais suspectes ; se voyant affranchie du joug du mariage, elle se donna un peu plus de liberté. L'abbé de Rancé, alors âgé de dix-neuf à vingt ans, étoit déjà de l'hôtel de Montbazou. Il eut le don de plaire à la duchesse, et elle en sut faire une grande différence avec tous ceux qui fréquentoient sa maison. »⁸

Et l'abbé virevoltait : « A la cour et dans les brillantes sociétés, un juste-au-corps violet d'une étoffe précieuse, bas de soie de même couleur

⁶ Abbé Dubois, *Histoire de l'Abbé de Rancé*, Paris, Bray, 1866, t. I, p. 60.

⁷ Voir Tallemant des Réaux.

⁸ Dom Armand-François Gervaise, *Jugement critique mais équitable des vies de feu M. l'abbé de Rancé*, Londres, 1742, pp. 151-156.

bien tirés, cravate de points des plus à la mode, chevelure longue toujours bien frisée et bien poudrée, deux grosses émeraudes à ses manchettes, un diamant de grand prix au doigt. A la campagne ou à la chasse, c'était autre chose ; il ne portait aucune marque d'un ministre consacré aux autels : l'épée au côté, deux pistolets à la selle de son cheval, habit couleur de biche, cravate de taffetas noir avec une broderie d'or pendante. Il croyait faire beaucoup que de prendre un juste-au-corps de velours noir pour recevoir les personnes sérieuses qui venaient lui rendre visite. Huit chevaux de carrosse des plus beaux et des mieux entretenus, avec une livrée correspondante, formaient son équipage ; son ameublement ne laissait rien à désirer au goût le plus recherché, et la somptuosité et la délicatesse de sa table pouvaient satisfaire la sensualité la plus raffinée. »⁹

« Il s'engagea fort avant, dans les belles compagnies, fréquentant avec plus de liberté les plus dangereuses, suivant en tout les inclinations de la jeunesse. Bref, sa vie était tellement molle que, se mettant au lit durant l'hiver, il ne fallait pas seulement chauffer les draps, mais encore le bois de son lit. »¹⁰

Rigaud nous a livré un portrait de Rancé, où l'on remarque le front élevé, le nez allongé, les yeux ardents, une bouche sensuelle, de la race¹¹. Marsollier l'a décrit d'une taille au-dessus de la médiocre, bien prise, bien proportionnée, la physionomie spirituelle.

⁹ *Ibid.*, p. 58.

¹⁰ Le Nain, *op. cit.*, L. I, ch. II.

¹¹ C'est à son insu que l'abbé fut « croqué » de mémoire par Rigaud. Le peintre, amené à la Trappe par Saint-Simon, fut présenté comme un officier bègue mais « tout regard » et très désireux de l'entendre. Trois séances furent nécessaires au portraitiste qui travaillait d'idée. L'abbé ne se douta de rien. A Saint-Simon qui lui avoua plus tard sa supercherie, il adressa ces lignes : « Vous n'ignorez pas qu'un empereur romain disait qu'il aimait la trahison, mais qu'il n'aimait pas les traîtres ; pour moi je pense tout autrement : j'aime le traître, mais je ne peux aimer la trahison. »

L'original de Rigaud aurait été offert au pape Clément XII par Saint-Simon. Sa Sainteté l'aurait donné à son secrétaire Dom Malachie d'Inguibert, qui, ayant été nommé à l'Evêché de Carpentras, l'aurait apporté dans sa ville épiscopale. Aujourd'hui, au Musée de Carpentras.

Mais Rigaud, séduit par le profit, a exécuté des copies ! La Trappe en recevait une fin mai 1697.

Dravet et Edelinck gravèrent le portrait de Rigaud, qui circula bientôt entre les mains d'un grand nombre de personnes.

Cet homme, ce Rancé ambigu et jouisseur, fixez-le un court instant. Cette image est fugace. Quatre ans plus tard, l'homme retourne sur ses pas. Quarante-sept ans plus tard, il meurt sur la paille et la cendre. A cette jeune femme heureuse et brillante, accordez un dernier regard. Elle sera bientôt fauchée, et « passera »... donnant lieu à une sordide histoire de cadavre décapité, dont la tête aurait été emportée. On serait tenté de simplifier : Rancé perd Montbazou et se convertit. En réalité, six ans vont encore s'écouler avant qu'il ne devienne « frocard », à la Maison-Dieu, Notre-Dame de la Trappe. Six ans d'inquiétude et de recherche, d'orages. D'avoir parcouru en tous sens ces routes de la vie, d'avoir bu à toutes les coupes, le désignait à merveille pour guider les cœurs. Il tint son rôle.

Rancé, directeur d'âmes

Rancé quitte le monde. Le monde ne le quitte pas. Sa résolution de prendre le froc et de relever la Trappe lui taille un beau succès de curiosité. Les lettres affluent. Il prend d'abord le parti de ne point répondre et de protéger vigoureusement sa solitude. Puis, le nouveau converti se ravise : le monde se mettra à l'école du désert.

Elle est impressionnante la liste de celles et de ceux qui sollicitèrent ses conseils ou s'abandonnèrent à sa direction : Elisabeth d'Orléans, Anne de Gonzague, Mlle de Vertus, Madame de la Vallière ; Mesdames d'Albon, de Vernassal, d'Allègre, de Harcourt, Madame de La Fayette, Madame de Sévigné, Mesdames de Longueville, de la Ferté, de Villeroy, d'Estrées, de la Vieuville, de Brissac, d'Elbœuf, de Bonzi, d'Aumont, de Luynes, de Noailles, de Coulanges, de Barillon, de Lévis, de Ludes, de Lesdiguières, de Mailly, de Grammont, de Saint-Loup, d'Huxelle, de Vibray, de Mornay. Mademoiselle de Montpensier, Mesdemoiselles de Courcelle, de Goeslot, etc.

Les cardinaux de Retz, d'Estrées, de Bouillon. Les évêques Le Camus, Bossuet, Henri de Barillon, François de Harlay, etc. Le marquis de Nocey, Monsieur de Saint-Louis, le comte de Laval, Monsieur d'Hérouville, le marquis de Cranges, etc. Lamothe-Houdard, Santeuil, Pellisson, l'abbé de La Chambre, etc.

Le rayonnement du grand converti de la Trappe ne laisse pas de surprendre, même si l'on sait qu'il appartient à l'époque des grands directeurs d'âmes, dont quelques-uns simples laïcs très éclairés. Cette voix fut écoutée comme nulle autre ne le fut, ce directeur fut consulté, ce moine fut visité.

Pourquoi un tel ascendant ? On s'est demandé, écrit Albert Chérel, « s'il avait vraiment dans la pensée, dans la doctrine, autant de personnalité qu'il avait de vigueur dans la volonté ? »¹²

Rancé a trop combattu le « parti » et la casuistique, tous deux proposant leurs guides aux âmes inquiètes, pour que nous ne soyons pas tentés de dégager la note originale de cette direction et de justifier ce prestige inégalé.

Nous tenons pour acquit que le caractère « pratique » spécifie la morale. Tandis que la science spéculative ne vise à connaître que pour connaître, par abstraction de l'existence concrète, la science pratique cherche à connaître pour agir, et vise l'objet sous son aspect concret. C'est, en d'autres termes, le point de vue de l'opérable qui l'emporte. Il n'empêche que les jugements énoncés par la science pratique restent spéculatifs en tant qu'ils ne commandent pas « immédiatement » l'action. C'est ainsi que la casuistique vise des cas concrets, dont elle s'efforce de saisir spéculativement les aspects multiples, en vue de formuler un jugement pratique relativement à ces cas¹³. Mais elle reste cependant sur le plan du savoir : « C'est au directeur de conscience (ou à celui qui s'interroge sur ce qu'il doit faire *hic et nunc*) qu'il reviendra proprement de régler l'opération, c'est-à-dire de décider ce qu'un tel (et non un autre) doit faire dans tel cas singulier. Dès lors, il ne s'agit plus de savoir, mais d'agir : de la science on a passé dans le domaine de l'art et de la prudence. »¹⁴

¹² Albert Chérel, « Rancé, directeur d'âmes », *La Nouvelle Revue des Jeunes*, n° 11, 1929, p. 258.

¹³ A la manière de la procédure.

¹⁴ Régis Jolivet, *Traité de philosophie, Morale*, Paris, Vitte, 1941, t. IV, p. 31.

L'expérience intervient en morale, au principe et au terme de la science. Et Aristote, que Rancé lisait dans le texte grec, pouvait déclarer que la direction immédiate de l'action est la fin de toute morale ¹⁵.

Cet aperçu philosophique nous permet de camper le personnage de Rancé, directeur d'âmes : avec la doctrine et la « procédure », il détenait ce jugement prudentiel, attentif aux contingences de l'ordre moral individuel, jugement tout chargé d'amour et de quelle expérience ! Les contemporains se sont bel et bien adressés au « passeur d'âmes », qui avait parcouru le chemin en tous sens, connu la perplexité des carrefours, descendu le ravin, remonté la pente... inquiet, assoiffé, résolu. Madame de La Fayette pouvait lui demander — avec une ingénuité qui, aujourd'hui, fait sourire — quels avaient été les motifs véritables de sa conversion ? « En lui racontant comment il était revenu à Dieu, il [Rancé] lui enseignait les voies par lesquelles elle pouvait y revenir elle-même. » ¹⁶

Quels étaient les moyens de cette cure d'âmes ? Nous ne croyons pas devoir anticiper sur un chapitre où seront examinés le contenu de la spiritualité rancéenne et son véhicule littéraire ¹⁷.

Mais nous tenons ici pour indispensable de signaler les résultats de la paternité spirituelle de M. de la Trappe, exercée à l'égard de quelques « dames illustres ».

Voici la comtesse de Vertus ¹⁸, sur le tombeau de laquelle, Racine — qui n'était pas sans savoir, et pour cause, les relations que la comtesse entretenait avec la Trappe — fit graver cette épitaphe :

« Ici repose Catherine-Françoise de Bretagne. Elle fut sérieuse, constante, généreuse dès l'enfance. Elle passa pieusement sa plus grande jeunesse dans un monastère. Elle en fut tirée par les flatteries de la

¹⁵ Aristote, *Ethique à Nic.*, I, ch. III, 1094 b 27-1095 a 11.

¹⁶ Voir Dubois, *op. cit.*, II, p. 115.

¹⁷ *Ibidem*, p. 81 et suivantes.

¹⁸ Réfugiée à Port-Royal dès 1671.

cour, où elle prit trop de part aux plaisirs et aux intrigues qu'elle désapprouvait. Mais Dieu la fit enfin ressouvenir de ses premiers sentiments, et elle lui rendit tout son cœur. Il lui montra le sentier droit qui mène à la vie, et la princesse Anne de Bourbon l'y suivit... Après la paix de l'Eglise à laquelle elle contribua, n'ayant plus rien à faire sur la terre qu'à se préparer à la mort, elle se retira dans ce monastère où elle se serait engagée sans ses infirmités. Elle passa de ce monde après vingt et un ans de clôture et de souffrances, ayant disposé en faveur des pauvres du peu que ses grandes et continuelles aumônes lui avaient laissé, le 21 novembre 1692. »¹⁹

Voici Anne de Gonzague († 1684), immortalisée par Bossuet : « un saint abbé, dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une aussi admirable et parfaite conversion que celle de notre princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Eglise »²⁰.

Inquiète et velléitaire, Madame de la Fayette († 1693), à laquelle Rancé adresse ces lignes d'une prescience admirable :

« Nous avons vu tant de personnes revenir à Dieu de pays si éloignés, que l'on doit espérer que vous serez du nombre. Et, pour moi, je ne puis m'imaginer que Dieu vous ait donné l'esprit, la raison, l'honneur et la probité au point que vous l'avez, et qu'il vous refuse les dons et les grâces sans lesquelles toutes ces qualités vous seraient inutiles. Nous lui demanderons, Madame, avec toute l'application possible, ce que vous voulez que nous lui demandions ; c'est-à-dire, une conversion entière de votre esprit et de votre cœur. »²¹

Objet d'une direction plus attentive, Elisabeth d'Orléans († 1696), ou de la futilité à la dévotion solide et réaliste.

¹⁹ Voir l'édition de Racine d'Aimé Martin, t. VII, p. 393.

²⁰ Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine*.

²¹ Portefeuille du R. P. Léonard de Sainte-Catherine.

Claustré, appliquant à la lettre les premiers règlements de Cîteaux :

« Que l'entrée de l'enceinte de nos maisons soit absolument défendue aux femmes... »

« Qu'elles ne mettent jamais le pied dans les cours de nos granges... »

mais non point misogyne, Monsieur de Rancé dirige ces dames « avec toute l'affection précise et chaude de son propre cœur. Partout sa charité pour les âmes se montre pratique, réaliste, attentive à découvrir les vrais besoins, à montrer les vraies possibilités, à exiger de vrais efforts ». ²²

Qu'on est loin du portrait satirique d'un directeur trop mondain tracé par Boileau :

« Qu'il paraît bien nourri ! quel vermillon ! quel teint !
Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint.
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine,
Il eut encore hier la fièvre et la migraine
Et sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter
Il serait sur son lit peut-être à trembloter.
Mais de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,
Nul n'est si bien soigné qu'un Directeur de femmes [...]
[...] Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,
Confitures surtout volent de tous côtés :
Car de tous mets sucrés, secs, en pâte ou liquides
Les estomacs dévots toujours furent avides :
Le premier massepain, pour eux, je crois, se fit,
Et le premier citron, à Rouen, fut confit. » ²³

²² Albert Cherel, *op. cit.*

²³ Boileau, *Satire X., Oe C.*, Paris, Gallimard, 1966, p. 76 (Bibliothèque de La Pléiade).

La rhétorique ascétique

La rhétorique « persuade » et l'ascèse « entraîne ». Ces deux arts peuvent collaborer — quoique cela ne soit pas l'ordinaire — mobilisant l'intelligence et remuant la volonté, par le truchement d'idées, d'images, de sentiments, qu'ils font naître. Nous les voyons investir le traité, la poésie, l'éloquence, l'art épistolaire.

La rhétorique développée par l'abbé de Rancé à travers ses lettres de direction est ascétique, — par l'économie de ses moyens : quelques idées force, la pénitence, la brièveté de la vie, le silence ; quelques imaginations, la souffrance, la mort, l'éternité ; quelques sentiments : la componction, la confiance, l'amour ; — ascétique encore par la précision de son objectif : changer le cœur, et, nous serions tentés de le dire, tout le reste est littérature ! — ascétique, parce que l'abbé a vécu la situation qu'il évoque, pratiqué le conseil qu'il dispense ; — ascétique, parce qu'une âme d'élite emprunte à son tour la voie étroite et désignée. Rien de spéculatif ou de platonicien, aucun respect littéraire, en soi, mais la volonté de ne refuser aucun prestige, fût-ce de la langue, du style, du lexique.

Retenons quelques-uns de ces prestiges, contre lesquels mettaient en garde ses ennemis déclarés ou anonymes.

Adéquation

La pensée crée son instrument. Profonde, c'est-à-dire touchant au fond des choses et comblant l'intelligence, elle pratique d'instinct une sorte d'esthétique du dépouillement, retient les substantifs (substance des choses) et les verbes (le mot par excellence), se méfie de l'adjectif. Forte, c'est-à-dire ramassant beaucoup de sens, elle se targue de peu de mots, car l'abondance, la surcharge ou la redite, noient et délaient.

Tous les chemins, on le voit, nous ramènent à l'ascétisme. Ici, à celui des moyens d'expression, à l'adéquation entre un fond « tout de gravité » et une forme « toute de rigueur ».

Le monde ? « Le monde est un grand livre qui est incessamment ouvert ; et tous les hommes de quelque qualité qu'ils soient, quelque rang et quelque place qu'ils y tiennent, n'ont qu'à le lire pour y trouver de grandes leçons. »²⁴

Qualité, rang, place : la distribution est exhaustive et graduée. Un grand livre ouvert qui propose de grandes leçons ! En soi, la métaphore est banale. Qu'importe ! la spiritualité de l'événement impose « grandes leçons » et appelle judicieusement « livre ouvert ». En fait, une pensée profonde est rarement originale.

Les biens de la terre ? « Les biens de la terre sont accompagnés de circonstances désagréables et ne manquent point d'engager ceux qui les ont ou qui les recherchent, dans des agitations qui ne peuvent convenir à ceux qui font profession de servir Dieu, et par conséquent de vivre dans le repos et dans la paix. Quelque grands que soient les avantages que le monde nous peut donner, il faut les quitter. Ils ne prolongent pas nos jours d'un seul moment ; et ceux qui meurent avec de la foi et de la religion, ont du regret de s'y être attachés ; lorsqu'il faut qu'ils s'en séparent pour jamais. »²⁵

Economie de moyens, encore. Adéquation ! Deux adjectifs : désagréable et grand ; un syllogisme à peine déguisé : les biens de la terre inquiètent — il faut être en repos pour servir Dieu — donc il faut quitter les biens de la terre !

Et ce texte déjà cité : dernière recommandation avant le grand passage ? « Mettez ordre à votre maison, surtout à celle de votre âme, *dispone domui tuae*, car demain peut-être vous mourrez, *cras enim morieris*. Brisez tous vos liens terrestres. [...] Tout passe avec une vitesse incroyable ; la plus grande de toutes les folies est de s'attacher à ce qu'on peut perdre à tous les moments. Et quand on pense qu'un roi assis sur son

²⁴ Lettres de Piété, t. II, p. 77.

²⁵ Gonod, let. CXCII, p. 324.

trône n'est pas plus assuré de voir le lendemain que le berger dans sa cabane, y a-t-il rien ici-bas sur quoi l'on puisse compter ? »²⁶

Rien de très original non plus. Une loi existentielle. Paraphrase de textes scripturaires (toujours très près du latin, M. de Rancé), ce qui donne à l'expression l'énergie des origines. Une pointe de lyrisme : « Tout passe avec une vitesse incroyable. » Quelques réminiscences littéraires et un peu d'enflure : « Quand on pense qu'un roi... le pauvre en sa cabane... » Enfin la leçon plaque : Y a-t-il rien ici-bas sur quoi l'on puisse compter ?

Certaines leçons d'anatomie vous présentent en écorché la texture nerveuse ou musculaire du corps humain. Au mépris des formes, on aperçoit l'ensemble des schémas moteurs et des leviers musculaires. C'est une vue impressionnante d'efficacité physique. Nous ne nous savions pas si bien doués pour la lutte. La prose épistolaire de Rancé, c'est essentiellement le nerf et les muscles, prose énergétique s'il en fut, tantôt assaisonnée de chaleur et d'onction, tantôt privée de tous les charmes, purement didactique, à la Port-Royal :

« Je prie Dieu, Madame, qu'il fasse la grâce à V. A. R. d'être persuadée qu'il n'y a rien qui lui soit meilleur pour ce monde, comme pour l'autre, que les contradictions, de quelque endroit qu'elles lui viennent, et qu'il y joigne la force et la fidélité dont elle a besoin pour en faire ce qu'il veut qu'elle en fasse. »²⁷

Caractère « nerf et muscles » accentué par la pureté grammaticale de la phrase, en quoi Rancé rappelle encore Port-Royal. Ainsi, à voir l'auteur ajouter « ne... pas » après « plus » et « autre »²⁸, nous le ferait prendre pour un puriste, si tant de libelles publiés contre lui ne lui faisaient précisément des chicanes de style. « On lui reproche, remarque H. Bremond, désoccupation, inapplication, messéance, prohiber, manutention. Détail piquant, mansuétude ne serait devenu français que du jour où il plut à l'Abbé Tempête de s'approprier ce mot. »²⁹

²⁶ Lettres de Piété, t. II, p. 192.

²⁷ Gonod, let. CLXXXV, p. 310.

²⁸ « [...] peut-être qu'elle [la chaleur] se modérera dans la saison qui commence à devenir plus tempérée et plus fraîche qu'elle n'était pas ». Let. cit.

²⁹ H. Bremond, *op. cit.*, p. 154.

En dépit de toutes ces austérités, l'écrivain peut atteindre à la richesse et à la majesté, au lyrisme, et plaire malgré lui. Certains passages de la *Conduite chrétienne* sont du meilleur Bossuet. Qu'on en relise les pages 247 à 251³⁰ :

« Le ciel n'est jamais serein pour moi... »

et l'on conviendra que notre ascète avait plus d'une corde à sa lyre. La voile latine se gonfle au gré des vents qui la poussent.

Faisons justice de quelques accès d'emphase : c'est le langage du XVII^e siècle, cette époque des grands coups de grâce et des décisions héroïques, remarque l'abbé Simon :

« Qu'on se rappelle, sur un autre terrain, les tragédies de Corneille. Moins que d'autres, la langue des écrivains spirituels a échappé à ce travers. Quand on pleure d'amour ou de componction, en ce temps-là, on ne verse jamais moins, littéralement parlant, que des « torrents » de larmes, Il y a donc à réduire avec Rancé, comme avec d'autres, la portée des expressions. »³¹

Dernier prestige : le mouvement. Il est acquis, on pouvait s'y attendre, par une idée propulsive, qui jaillit le plus souvent des profondeurs de son expérience de grand converti, et déferle en vagues successives, emportant tous les arguments spécieux. L'emploi du présent, l'abandon d'une phrase « drapée » pour une phrase « analytique » et « accumulative », précipitent encore le mouvement. En voici un bel exemple :

« Je viens, Madame, de fermer les yeux à un de nos frères, et je ne puis m'empêcher de dire à V. A. R. qu'il a quitté ce monde non seulement dans une grand paix, mais avec une confiance et une joie qui n'auroit pas été plus complète, quand il auroit vu de ses yeux les portes ouvertes du royaume où il étoit persuadé que Jésus-Christ lui avoit accordé une place. Véritablement, il avoit vécu parmi nous avec une humilité, une douceur, un dégagement si entier de toutes les choses d'ici-bas, qu'il se pouvoit dire qu'il étoit sans volonté propre et sans passion.

³⁰ Voir pp. 37 et 38.

³¹ G.-A. Simon, *Réponse à l'Abbé Tempête*, Montligeon, 1938, p. 12.

Quand je mets cet état, Madame, auprès de celui où se trouvent les gens qui vivent dans le monde, je dis ceux qui font profession de piété, j'y vois des différences que je ne puis comprendre. Enfin vous voyez parmi eux ce qu'on y devoit point voir : je veux dire des mouvements, des agitations, des inquiétudes, des intérêts, des soupçons, des impatiences, des ressentiments, en un mot des dispositions qui ne conviennent guère à ceux qui devoient être continuellement occupés de l'éternité ; et quand je leur applique ce que saint Paul disoit hier, de la part de Jésus-Christ à tous les chrétiens, dans l'épître que V. A. R. lut sans doute, je suis dans l'étonnement de ce qu'un précepte si essentiel, si clair et si décisif, soit si peu pratiqué qu'il semble qu'on n'en ait pas la moindre idée, ni la moindre connoissance. Soyez dans les mêmes sentiments où étoit Jésus-Christ, dit cet Apôtre, c'est-à-dire aimez sa douceur, sa modération, sa simplicité, son humilité, sa patience et toutes les autres qualités qui se remarquent dans tout l'état de sa vie, qui doivent servir d'instructions, d'exemple et de modèle à tous ceux qui ont le bonheur et l'avantage de lui appartenir... »³²

Nous n'avons pas épuisé, par ces remarques, l'aspect proprement littéraire de cette correspondance. Du moins, nous auront-elles permis de constater que les témoignages d'admiration suscités par le « style » de l'Abbé, n'étaient pas flagorneries. Bossuet, l'abbé de La Chambre, Pellisson, Mabillon, dom Vincent Thuillier, les amis comme les ennemis, ont acquiescé à cette extraordinaire puissance de séduction.

Reste une comparaison nécessaire avec quelques directeurs d'âmes de ce XVII^e siècle. Elle permettra de recouper les sentiments des contemporains et de vérifier, en quelque sorte, leurs admirations.

Parmi l'abondance d'une œuvre avant tout didactique, François de Sales doit être surpris dans l'*Introduction à la vie dévote*. Cet ouvrage, on le sait, est fait d'une série de lettres adressées pendant le Carême de 1607 à Madame de Charmoisy d'Annecy. Gardons-nous cependant, fidèles à nos souvenirs classiques, de croire au style toujours fleuri, plein de douceur et d'amour, et « mollet » — comme on disoit à l'époque — du saint évêque. Le mythologisme y est artifice et convention, et le jeu

³² Gonod, let. CXC, p. 320.

des symboles, en dépit du miel, cache une prose foncièrement volontariste, énergique, ascétique. Les « chosettes » peuvent exiger de grands efforts.

« Les fleuves qui vont doucement et coulent en la plaine portent les grans bateaux et riches marchandises, et les pluyes qui tombent doucement en la campagne la fécondent d'herbes et de graines ; mais les torrens et rivières qui a grans flotz courent sur la terre, ruinent leurs voisinages et sont inutiles au traffic, comme les pluyes véhémentes et tempestueuses ravagent les champs et les prairies. Jamais besogne faite avec impetuosité et empressement ne fut bien faite : il faut despescher tout bellement, comme dit l'ancien proverbe. [...] Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles, mais ils ne font sinon la cire et non point le miel : ainsi ceux qui s'empressent d'un souci cuisant et d'une sollicitude bruyante ne font jamais ni beaucoup de bien... »³³

Ce miel au bord du vase est inconnu de Rancé, âme de roche. Il présente un calice dont il faut savourer l'amertume comme on en a savouré la douceur : « convertimini sicut in profundum recesseratis filii Israël »³⁴. Après les effusions de François de Sales, le style de Rancé paraît caniculaire et torride :

« [V. A. R.] est dans un pays tout propre à inspirer le dégoût des choses et des occupations auxquelles elle se porte avec tant d'ardeur et de zèle ; et s'il y a rien qui puisse lui obtenir de Dieu les grâces dont elle a besoin, c'est la fidélité qu'elle aura à faire ce qu'elle connoitra qu'il demandera d'elle.

De répondre à Dieu, Madame, quand il nous parle, c'est le moyen le plus puissant que nous puissions avoir pour nous le rendre favorable. Nos œuvres le pressent et le sollicitent. Vous savez qu'il a dit qu'il donnera à ceux qui ont déjà, c'est-à-dire qui ont des actions et qui font ce qu'ils peuvent pour lui plaire. Vous êtes de ceux-là, Madame... »³⁵

³³ F. de Sales, *Introduction à la vie dévote*, Paris, Gabalda, 1910, troisième partie, ch. X, p. 192.

³⁴ Isaïe, ch. 30, v. 6, cité par Rancé, *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique*, Bruxelles, 1684, p. 91.

³⁵ Gonod, let. CLXXVIII, p. 298.

Bérulle, lourd de théologie et de métaphysique, Bérulle, à la pensée difficile coulée dans le style et le vocabulaire de l'École, est peu accessible, si ce n'est aux disciples et aux initiés :

« A la vérité, c'est une voie de rigueur que Dieu exerce sur nous ; mais c'est une voie de grâce et d'amour, et non de justice et de châtement comme vous pensez. C'est une voie sainte et sanctifiante votre âme ; c'est une voie honorante les rigueurs du Père Eternel sur son Fils unique Jésus-Christ Notre-Seigneur ; c'est une voie adorante l'être souverain de Dieu. Et cette voie adore chose si grande et sainte, non par acte, mais par état, qui est une manière bien plus solide et plus profonde, plus importante et plus divine. Bénissez Dieu en cette voie. Dieu est Esprit, et veut être adoré en esprit et vérité. Et il ne lui suffit pas d'être adoré par les actions de notre esprit vers lui : il veut lui-même se glorifier en nous. Et son esprit veut opérer sur nos esprits choses dignes de sa puissance et majesté ; et nous devons être exposés à son vouloir et opération sainte. »³⁶

Rancé, lui, a dirigé des gens de toute condition : artisans, négociants, militaires, magistrats, grands seigneurs, gens d'action pour la plupart, à qui il sert un langage direct, grave, un peu raide, dépourvu de toute présentation conceptuelle à la manière bérullienne. A Nicaise :

« Vous m'écrivez, dit-il, avec des cérémonies qui ne conviennent point à l'étroite amitié qui est entre nous ; pour moi, je ne sais point faire de compliments, et je ne sais que vous dire que je vous aime de toute la force et de l'étendue de mon cœur. »³⁷

A Madame de Guise :

« Que V. A. R. pense à ses pauvres, elle a raison ; c'est un soin digne de sa charité et des grâces que Dieu lui a faites. C'est à vous, Madame, à régler vos communions selon les dispositions où vous vous trouverez ; vous avez sur cela toutes les lumières qu'on peut avoir. V. A. R. n'a qu'à faire attention sur elle-même et à se regarder de près, pour juger si elle doit s'approcher des saints mystères ou non.

³⁶ *Correspondance du cardinal Pierre de Bérulle*, Edit. J. Dagens, II, p. 372.

³⁷ Coll. Nicaise, let. 29, t. V.

V. A. R. fera une chose qui sera agréable à Dieu, si elle se modère sur son zèle, comme elle se l'est proposé, non seulement pour les pauvres, mais pour l'exemple. Comme elle est regardée avec curiosité, avec soin, il est bon qu'elle ne voie rien en elle qui ne soit digne des miséricordes que Dieu lui a faites. »³⁸

Mais c'est à Fénelon, surtout, qu'il faut comparer Rancé, pour discerner l'originalité de sa rhétorique. Le style de l'« insaisissable Fénelon » rayonne de grâces et d'harmonies. Ses accords ne sont pas accidentellement cherchés, ils coulent de source. Beaucoup de voyelles, des consonnes sans dureté, de préférence les liquides et l'« s » adoucie : « La piété n'a rien de faible ni de triste, ni de gêné ; elle élargit le cœur, elle est simple et aimable, elle se fait tout à tous pour les gagner tous. »³⁹

« Vous devez voir les gens de votre condition ; mais il faut être gai, libre, affable ; rien de timide, ni de sauvage. Demandez à Dieu qu'il vous ôte votre air timide et trop composé ; donnez-vous à Dieu quand vous allez voir les gens ; mais, pendant la conversation, ne soyez pas distrait et rêveur pour courir après la présence de Dieu qui vous échappe. [...] Ne prenez point la piété par un certain sérieux, triste, austère et contraignant. Là où est l'esprit de Dieu, là est la vraie liberté. »⁴⁰

Cette prose épistolaire a quelque chose de féminin par l'étalage de ses grâces, en regard de laquelle la prose de Rancé sonne « mâle » et martiale :

« Pour ce qui est de mes sentiments sur la morale chrétienne, je fais une profession publique de m'attacher uniquement à ceux que Jésus-Christ nous a enseignés dans son Evangile, en la manière que les saints Pères, qui sont ses interprètes et qui ont eu son esprit et sa mission, nous les ont expliqués. C'est là, comme dans de véritables

³⁸ Gonod, let. CLXXVII, p. 296.

³⁹ Fénelon, *Œuvres complètes*, Paris, Gaume et Leroux, 1852, t. VII, p. 234, Lettre au duc de Bourgogne.

⁴⁰ Fénelon, *Oe. C.*, t. VIII, p. 523.

sources, que je crois que les chrétiens doivent puiser les règles de leur conduite, et je ne saurois ni goûter ni comprendre qu'on affoiblisse des vérités saintes pour fortifier les inclinations de la nature et pour favoriser ses convoitises : Jésus-Christ nous ayant déclaré qu'il n'étoit point venu dans le monde pour y établir une paix fausse, mais pour y apporter l'épée, c'est-à-dire pour y faire des séparations et des retranchements, et pour y détruire la loi de la chair, afin d'y faire régner celle de l'esprit. »⁴¹

L'un est grec, mais de la période hellénistique, l'autre est romain rude, conquérant, taillé à l'antique. Deux styles. Deux personnalités, peu faites pour s'entendre, et que l'histoire allait confronter...

André Hubert

⁴¹ Gonod, let. CCVIII, p. 365, Lettre au maréchal de Bellefonds.